

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été

2022 • jeudi n°2



AUTEURS·TRICES ET METTEUR·SES EN SCÈNES D'AUJOURD'HUI :

**Magne van Den Berg, Carole Thibaut,
Marianne Ségol-Samoy, Mathilde Souchaud,
Cyril Hériard Dubreuil, Clotilde Hesme,
Pascal Sangla**

14h30 : LECTURE**LIEU : CHAPITEAU «LES MARONNIERS»****Long développement d'un bref entretien,****Magne Van den Berg [Pays-Bas]***Traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Esther Gouarné**Lecture Dirigée par Carole Thibaut**Avec Éric Berger, Sébastien Eveno, Cyril Hériard**Dubreuil et Céline Milliat-Baumgartner*Présentée en partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe, soutenu par le programme Europe Créative de l'Union européenne.Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.

L'AMOUR À L'OS

**John — est-ce que tu as déjà connu l'enfer
Johan — non john pas encore**

Yann veut partir. Il l'a dit à Louise. Qui le répète à John, lequel le confie à Johan. Mais l'a-t-il dit, ou n'a-t-il fait qu'évoquer seulement cette idée qui le traverse, distraitement ? Peut-être même n'a-t-il rien dit ? Ou si peu ? Théâtre à l'épure, radical et ciselé, ce dialogue épars à quatre pris dans le tourniquet des malentendus, troué et discontinu, paraît emplir de ce qu'il ne dit pas et laisse entendre. Théâtre spectaculaire donc, dans sa rétention, cet entêtement aussi, sa faculté à tourner autour de quelques phrases où tout dire et tout cacher.

Ce qu'on entend avant tout semble dès lors peut-être des personnages qui butent sur le langage, ne rencontrent que les mêmes termes servant à dire tout à la fois l'insignifiant et le profond. Cependant, malgré cela (ou est-ce à la faveur de cela ?), ce qui se dit entre les mots paraît d'une grande puissance, d'autant plus émouvante qu'elle se pare de si peu : le trouble des solitudes, les désirs inassouvis, les projections et les fantasmes, la peur d'être quitté. Quand rien ne se dit que le banal, tout s'imagine, surtout le sublime, ou l'effroi, ou la joie, l'amour peut-être, et son envers : ce rien par quoi le tout se fonde quand on ne sait plus dire en toutes circonstances que oui, non, ou peut-être.

La pièce semble travailler sur ce fil où dans un trouble qui jamais ne se résout s'ouvre un espace entre la banalité comique de ces couples — qui jouent sur un code de vaudeville ou presque —, et la profondeur des enjeux qui cependant se creusent : pièce à l'ironie retorse qui refuse de se moquer de ses personnages, et les considère même avec tendresse, observant la tragédie des existences communes sous l'angle désinvolte d'une comédie de mœurs où le marivaudage se formuleraient en monosyllabes.

L'écriture opère à l'os le langage jusqu'à rendre assez abstraits l'espace et la durée dans laquelle se déroule la pièce pour laisser toute sa place aux quiproquos. N'est-

ce pas aussi une pièce sur le théâtre et sa faculté à dévoiler les mécanismes du langage ? Les mots semblent appeler désespérément les voix qui vont bientôt les incarner. Depuis le papier ils attendent qu'elles les débordent, les écorchent, les jettent à l'autre avec acharnement ou dans la plus grande pudeur. Le langage, dans son atroce banalité poussée à l'extrême, en devient trouble, autant masque que révélateur.

Mais la pièce ne fait pas seulement jouer au théâtre et avec ses codes, tant paraît se dire souterrainement quelque chose de nous-mêmes et de notre époque, où le couple et l'amitié sont sur-écrits par la société qui exige ces comportements normés, où la moindre escapade est vécue comme une trahison et la formulation mineure d'un doute comme un désaveu sans rémission. Le malentendu travaillerait ici à dynamiser ces carcans sociaux pour laisser paraître ce que le langage fait de nous, autant que ce que nous faisons du langage. C'est que la virtuosité des échanges donne à voir sous l'apparente banalité des situations le squelette de toutes relations : le nerf de ce qui noue entre eux les êtres et nos solitudes de peu de mots par où s'engouffrent sans le dire ou presque, et sous la forme riante et apparemment inoffensive, l'ineffable atroce du désir, l'indicible des regrets et l'impartageable des amours.

**18h : LECTURE****LIEU : GYMNASÉ****Les Échos de la forêt, Mathilde Souchaud***dirigée par Cyril Hériard Dubreuil avec Sébastien Eveno,**Étienne Galharague, Zakariya Gouram, Adil Mekki, Céline**Milliat-Baumgartner, Charlie Nelson, Julie Pilod, Léa Falconnet**et Alexiane Torrès*Le texte est publié aux éditions Théâtrales.

« REGARDER EN FACE MES SECRETS ENFOUIS »

**Entretien avec
Mathilde Souchaud,
autrice****Comment est née l'écriture des Échos
de la forêt ?**

En 2019, j'ai adapté, mis en scène et joué une version actuelle d'*Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll. Cette expérience a été une forme de tremplin pour oser écrire ma propre pièce. Dans les premières versions, le personnage de Sophie est une Alice qui aurait grandi. Et puis comme toujours, les projets changent en cours de travail...

**La mise en scène et la direction d'acteurs
entrent-elles en jeu durant l'étape d'écriture,
autrement dit : écrivez-vous directement pour
la scène ?**

Je ne me préoccupe pas du tout de savoir si la pièce est représentable ou non. Quand j'écris, je vois des scènes comme au cinéma, je ne visualise absolument pas une scène de théâtre. J'estime que ça ne me regarde pas, c'est le choix de la metteuse en scène et de son équipe. Chacun son domaine. Au fond, quand j'écris, je suis plus en relation avec les acteurs, car nous partageons le texte. L'écriture scénique ne m'appartient pas. D'ailleurs, je n'ai pas spécialement envie de mettre en scène mes propres textes, je préfère l'idée que quelqu'un d'autre apporte son univers sur la scène pour interpréter mon texte.

**Dès l'ouverture, l'image du chevreuil encastré
dans la porte-fenêtre, presque irrationnelle,
voire fantastique, contamine peu à peu la scène,
dérégulant la mécanique classique du huis-clos
familial. Peut-on y voir, affirmé d'emblée, un refus
du réalisme ?**

J'ai du mal à écrire des pièces purement réalistes, car je suis totalement happée par mon inconscient. Je me sens habitée par des fantasmes, des terreurs, des secrets enfouis et en écrivant je veux les regarder en face. Les mettre à jour pour m'apaiser aussi. Ce que j'ai à l'intérieur de moi n'est donc visiblement pas très réaliste ! Pour prendre l'exemple du chevreuil, j'ai écrit à partir

de cette image qui m'obsédait. Et puis, il faut dire que j'aime faire rire. Et avec cette pièce, qui vire dans le grand guignol, c'était une bonne occasion.

**La pièce qui joue avec les codes et les genres
déconstruit également les convenances, l'in-
conscient des personnages, et leurs fantasmes
plus ou moins avouables, prenant le pas sur
l'ordinaire des conversations. De la même façon,
le drame bascule dans la farce cruelle, le jeu de
massacre — dans quelle mesure diriez-vous que
tout, au théâtre, peut être représentable ?**

Lorsque j'écris une pièce je ne me pose pas la question de ce qui est représentable ou non. C'est à la mise en scène de le décider. Quand je mets en scène, j'apprécie que l'auteur me lance des défis à travers son texte. Je souhaite proposer le même niveau de confiance et de dialogue artistique avec mes pièces. Étant donné que je m'intéresse à l'inconscient, aux non-dits, à l'univers des rêves et à tout ce qui échappe à notre rationalité, je suis particulièrement intéressée par les analogies, les métaphores, les symboles. On trouve toujours une solution pour représenter l'irreprésentable...

**Sophie (mécaniquement) —
Un secret c'est. Deux points.
Un secret c'est. Ce qui doit être
tenu. Caché. C'est pas moi qui le dit.
C'est le dictionnaire.****RETROUVEZ****la version complète
de cet entretien**

« Mon abbaye de Thélème »

Entretien avec Jean-Pierre Ryngaert,
directeur de l'Université d'Été de la Mousson

Comment sont nées les universités d'été de la Mousson ?

L'originalité du projet de la Mousson tel que proposé par Michel Didym fut d'emblée d'articuler étroitement un festival avec un espace d'atelier et de formation. Puisque les deux ont été pensés ensemble, cela forment un bloc inséparable : pas d'université d'été sans festival, mais pas de festival non plus sans université d'été.

Je suis arrivé à la Mousson presque au début de l'aventure – ce devait être la troisième –, pour prendre la responsabilité des universités d'été. Il faut dire cependant, que, au début des années 1980, j'étais déjà venu à l'abbaye des Prémontrés pour organiser des universités d'été à l'initiative de l'Université de Paris 3 – sans festival alors – sous forme d'ateliers conçus comme des espaces de formation des enseignants du secondaire et des artistes intervenants dans les classes.

À mon arrivée, j'ai eu le souci d'établir d'étroites relations entre l'université d'été et les textes présentés dans le cadre du festival. L'idée était aussi de proposer des ateliers différents de ce qu'on trouve par ailleurs (atelier d'écriture, de dramaturgie, ou de jeu...), et d'imaginer de nouvelles façons d'entrer en relation avec les textes, pour apprendre à mieux les recevoir.

Entrer en relation avec les textes, en quoi cela consiste ?

En général, de quoi dispose-t-on lorsqu'il faut aborder un texte ? On a l'idée qu'il faut le résumer ou raconter l'histoire... Ici, on essaie de proposer d'autres entrées que celle de la fable, qui est un des composants parmi d'autres. Je trouve par exemple important d'en passer par une mise en jeu, par essais, brouillons rapides, et fragments au plateau : tout à coup on entend quelque chose d'autre qu'une intrigue. Bien sûr, on ne s'interdit pas d'approcher le texte par des exercices « classiques » – lecture au ralenti ; construction de l'horizon d'attente ; exercice d'écriture « à la manière de » ou pour combler un trou du texte... Je propose même de courts moments d'écriture sous forme de notes théoriques. Mais

ce ne sont jamais des fins en soi, seulement des façons d'approcher diversement le texte et mieux entrer en relation avec lui. C'est pourquoi je suis attaché à la notion de « faisceau » qui invite à multiplier des méthodes sans en privilégier aucune. Bien entendu, chaque responsable d'atelier a des façons singulières de travailler en fonction de ses sensibilités qu'il proposera aux stagiaires. Mais nous partageons tous l'idée que plus le texte résiste, plus il est intéressant de l'approcher par divers moyens.

Comment se déroulent les ateliers ?

L'espace des ateliers n'est pas un espace de discussion et d'évaluation des textes : il n'est pas le lieu du débat. On s'attache à donner tout son sens à ce terme « d'atelier », dont le mot désigne un lieu actif, ou l'on fait des choses. Il peut arriver qu'on échange sur notre ressenti des textes, mais ce ne peut être qu'à la marge, et pour rapidement évacuer cette question de l'évaluation afin d'entrer en travail le plus librement et ouvertement possible. D'ailleurs, certains parmi les intervenantes et intervenants choisissent de travailler dehors quand le temps s'y prête, pour mieux envisager les questions d'espace par exemple.

Les textes travaillés en atelier sont choisis par les intervenantes et intervenants, qui établissent leur programme en amont du festival et qui proposent un parcours sur la semaine à partir de quelques pièces, propices à aborder des enjeux et des traitements variés, à l'image de la programmation de la Mousson. Au fil des années, les démarches se sont améliorées, fortifiées. L'atelier devient un espace d'une dramaturgie appliquée et sensible à l'écoute des textes.

Quel est le public de cette université d'été ?

Il est assez varié. Traditionnellement ouverte à tous, elle s'ouvrait surtout à des formateurs : enseignants, ou artistes (auteurs, comédiens, metteurs en scène),

En général, de quoi dispose-t-on lorsqu'il faut aborder un texte ? On a l'idée qu'il faut le résumer ou raconter l'histoire... Ici, on essaie de proposer d'autres entrées que celle de la fable, qui est un des composants parmi d'autres. Je trouve par exemple important d'en passer par une mise en jeu, par essais, brouillons rapides, et fragments au plateau : tout à coup on entend quelque chose d'autre qu'une intrigue.

mais aussi étudiants, qui sont venus de plus en plus nombreux, Masters ou Doctorants. Ce public n'a cessé d'augmenter en qualité, sans doute aussi parce qu'il est fidèle et revient d'une année sur l'autre... C'est devenu pour beaucoup un rendez-vous important, soit pour relancer une pratique, soit parce que l'abbaye est devenue pour certains un lieu de ressource, de « retraite » annuelle. Mais nous restons attentifs tous les ans à renouveler ce public et nous sommes heureux de constater ce renouvellement constant – d'ailleurs, les ateliers sont rapidement pleins après l'ouverture des inscriptions.

Comment se constitue le travail ?

On compte chaque année entre 60 et 80 stagiaires, soit environ 15 par ateliers, au nombre de cinq : à partir de quatre ateliers de base conduits par moi-même, Joseph Danan, Nathalie Fillion et Pascale Henry, s'est ajouté un atelier européen financé par Fabulamundi, et conduit par un auteur francophone, non français – cette année, c'est l'autrice italienne Francesca Garolla qui nous rejoint.

Il s'est construit une véritable amitié entre nous née dans la confiance, et nos échanges, le plus souvent informels lors des repas, sont constants pendant la Mousson – et même en dehors puisque les intervenantes et intervenants des ateliers sont membres du comité de lecture, ce qui permet de mesurer chez les uns et les autres, le théâtre que chacun porte, défend, ou qui l'indiffère davantage. C'est pourquoi nous tenons à une certaine continuité chez les maîtresses et maîtres d'ateliers, qui sont le garant d'un état d'esprit, dans l'amitié du travail, et même, dans une certaine fraternité théâtrale.

C'est aussi cela, autant que le goût des textes, qui donne le désir de revenir, chaque année ?

Mon ami Michel Corvin m'avait confié : « Tu as trouvé ton abbaye de Thélème ». J'ai en effet toujours été soucieux de l'état d'esprit général, qui rend ce moment

de la fin août si particulier, et si attendu – dans un certain plaisir, lié à la connaissance. Oui, cette semaine est un grand bonheur depuis plus de vingt ans maintenant, et j'y trouve toujours un plaisir considérable à venir.

Comment se présente la Mousson cette année ?

Comme chaque année, dans la diversité des propositions. Le Comité de lecture a travaillé sur un certain nombre de textes, qui sont le socle de l'édition, complétée ensuite par la direction artistique. Force est de constater que les thématiques du festival, comme ceux du théâtre d'aujourd'hui, mettent l'accent sur les choses douloureuses de notre époque, comme dans toute l'histoire du théâtre finalement, et il serait donc évidemment injuste de nous le reprocher. J'avoue pour ma part que mon intérêt va sensiblement vers les textes troublants et complexes, qui font le choix d'un état d'incertitude, propice à ce flottement dramaturgique si fécond à mes yeux...



john — qu'est-ce qui te prend

yann — qu'est-ce que

tu veux dire

john — ce départ

cette précipitation

tout à coup

yann — ...

john — qu'est-ce que tu dis

yann — les voyages aident

les gens à se retrouver

**LONG DÉVELOPPEMENT
D'UN BREF ENTRETIEN,
de Magne van den Berg (Pays-Bas)**

MOUSSON D'ÉTÉ 2022

SOLITUDES EN CHOEUR

Retour sur la veille : parole aux jeunes écrivaines dramaturges

Sous le chapiteau des Marronniers, elles viendront l'une après l'autre, feuilles à la main, texte posé entre nous et elles comme à bout touchant enveloppé par la basse de Grégoire Vauquois : et chacune à tour de rôle, jetant cette parole moins pour s'en débarrasser que pour la lever autour de nous, dira quelque chose de ces jours. Mathilde Segonds, Clémence Attar, et Béatrice Bienville ont traversé chacune quinze courtes minutes d'une parole tantôt essoufflée, tantôt inquiète, d'une drôlerie cruelle et d'une puissance souvent vengeresse – en chacune s'entendait comme une nécessité d'écrire et de porter cette écriture au-devant de soi. Élèves – ou anciennes élèves – à l'ENSATT au département "Écriture dramatique" que dirigent Marion Aubert et Pauline Peyrade, elles donnaient à entendre trois voix singulières, différentes dans leurs approches, sœurs dans cette commune présence.

Avec *La Tête*, Mathilde Segonds – sortie de l'école en 2020 – traversait l'étrangeté de l'expression « perdre la tête », quand elle est saisie au pied de la lettre. Dans une fable faussement légère, le texte tire le fil d'une image sans le rompre : « Je me prends ma tête absente entre les mains. Je tâte et essaie de déchiffrer. Où a-t-elle bien pu prendre la fuite ? » Que reste-t-il d'un corps quand on lui ôte la tête ? La fable, concrète et tendre, raconte aussi quelque chose de nos désirs de nous émanciper de nous-mêmes, d'échapper à la malédiction de l'intellect, de trouver d'autres espaces que la pensée pure où loger nos sensations.

Sola, de Clémence Attar – qui entame sa dernière année de formation – ne semble pas étrangère à cette inquié-

tude du corps défait : à ce désir de se fonder autrement que dans l'organisation normée du corps et de ses lois centralisatrices. Mais la langue ici paraît elle-même ce corps sans organe, et l'expérience de cette traversée de la dépossession – coulée de parole, flux qu'on dirait ininterrompu, énergie rageuse du *spoken word*. Ce travail qui poursuit un chantier entrepris autour de la décrépitude du corps, interroge aussi nos solitudes : ou comment l'abandon est aussi une manière de s'échapper et de renouer à soi-même ? « progressivement / mon corps se fond / devient le sol / et je le quitte »

Avec *C'est là que mon nombril est enterré* (*Sé la nombril an-mwen téré*), Béatrice Bienville – qui a achevé sa formation en 2018 – clôt le triangle des corps défaits, réécrits et réinventés. Le texte pose cette fois la question de l'exil d'un corps qui chercherait à nommer une appartenance perdue, et le trouve dans les sensations du souvenir. Le titre évoque l'expression qui désigne, par périphrase, le lieu des origines : mais ce lieu existe désormais seulement dans la mémoire que la langue, en la rappelant, fait revivre au-devant de soi. Et la langue de devenir terre elle-même à force de la décrire, langue de s'incorporer dans la matière du souvenir, branches de palétuviers, racines de mangroves qui se donnent la main, nuit étoilée.

Trois paroles adressées forant leur nécessité dans le geste de s'en défaire : écritures dans la mesure où elles renoncent à être en surplomb du monde, mais désirant plutôt en fabriquer un, pour donner le désir d'autres à venir.



© Boris Didym

#1 : *Aller-retour par delà la mer du Nord.*

Conversations autour des écritures scandinaves : dialogue avec Marianne Ségol-Samoy
LIEU : bord de Moselle à 16h30

Traduire, c'est partir un peu, et revenir : par exemple en Suède ou en Norvège. Marianne Ségol-Samoy, traductrice pour le théâtre et le roman, de Jon Fosse, Jonas Hassen Khemiri, Sara Stridsberg, Marcus Lindeen, Suzanne Osten, Rasmus Lindberg, Monica Isakstuen, Erik Uddenberg, Malin Axelsson... évoquera les enjeux de la traduction comme écriture – et comme dramaturgie –, à partir notamment des pièces de Sara Stridsberg, dont elle a traduit L'Ange abîmé qu'on entendra dimanche : « För Sverige i tiden », comme on dit au pays.

#2 : Vent fort et verbe vif :

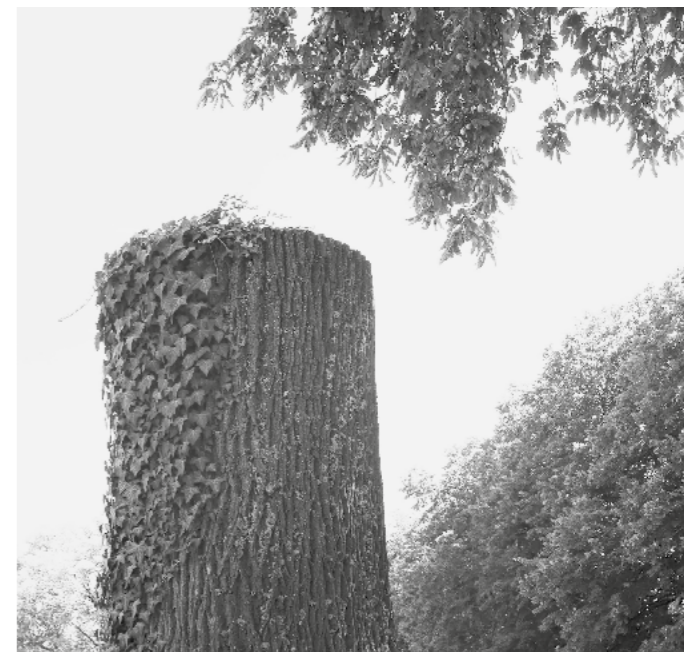
Marion Aubert lit *En Pleine France*

« Un travail de documentation, et ensuite, un travail d'oubli de la documentation » : aux bords de la Moselle, Marion Aubert a proposé une lecture par fragments de son prochain texte, *En Pleine France*, que mettra prochainement en scène Kheireddine Lardjam à l'origine de ce projet rêvé à partir des enjeux que pose aujourd'hui la mémoire de l'histoire commune entre la France et l'Algérie. Cette "lecture-conversation", prenait la forme de multiples va-et-vient : entre le texte et les échanges avec Jean-Pierre Ryngaert sensible aux fantômes de ce théâtre, à la force d'abondance que propose la pièce, va-et-vient entre les passés nombreux qu'elle convoque et les présents incertains qu'elle appelle, va-et-vient entre les paroles de l'autrice et celles du metteur en scène rappelant les rencontres qui ont jalonné l'écriture et les témoignages : « parce que le théâtre s'écrit avec le corps, pas avec la tête ». « Écrire dans les cicatrices, témoigne Marion Aubert, c'est tâcher de ne pas oublier les blessures », et de rappeler par-dessus tout la force cathartique du rire, cette porte de sortie pour désasphyxier nos corps politiques des pesanteurs où les confine l'oubli, et afin aussi de ne pas être écrasés par le sujet. « On nous a confisqué nos désirs et nos histoires, lança finalement Kheireddine Lardjam, et il faut maintenant nous les réapproprier. »

#3 : "L'œil de la tigresse" : *Stallone*, spectacle mise en scène par Fabien Gorgeart, avec Clotilde Hesme.

LIEU : salle Montrichard, espace socioculturel, chemin de Montrichard, 54700 Pont-à-Mousson à 20h45

Une pièce comme un combat : celui du boxeur joué par Sylvester Stallone à la fin de *Rocky III* ; et celui de Lise, jeune fille qui, en sortant du cinéma, bouleversée par le film décide de changer de vie : rompre avec son ami, et sa famille, tout recommencer. Le spectacle puise dans une nouvelle d'Emmanuelle Bernheim l'énergie joyeuse pour raconter en accéléré une vie quand elle se choisit. Stallone n'est pas seulement cette figure martiale idole d'une génération, il est le visage plein de contradictions d'une force fragile et d'une volonté hors du commun. Clotilde Hesme raconte pour nous la vie de Lise et l'interprète tout à la fois, à pleine vitesse, sur le ring du théâtre, accompagnée au plateau par le musique de Pascal Sangla qui se saisit de la mélodie imparable du film pour en faire tour à tour la ligne de basse d'une existence nouvelle, le prélude à des variations improvisées, ou les battements de cœur d'une vie en sursis.



RETROUVEZ

la pastille sonore de mercredi

La Balaguère

billet

**La scène est à Pont-à-Mousson. Vents dans les branches des tilleuls, cris au lointain.
Il faut des pierres pour empêcher les fantômes de s'envoler. Une contrebasse grince entre deux corps.
Il devient basse, douce basse, qui rattrape les voix.**

Là, une tortue sur la moquette verte regarde la Tour Eiffel. La femme a perdu sa tête.

Elle la retrouvera, peut-être repliée à l'intérieur de soi, comme un gant.

Elle cherche la terre qui a recouvert son nombril.

Un temps ; une voix (et inversement)

- C'est à cause de ce monde que je suis ici.

- J'ai trouvé une héroïne ! Une parfaite héroïne !

De ces héroïnes extraordinaires, tellement parfaites qu'on leur en veut.

- Pourquoi / Pourquoi / Pourquoi

- je te donne la seule réponse que tu trouveras j'espère acceptable :

« Je ne sais pas où je suis. »

- J'ai grandi dans la cour de récré à la cour des ivrognes jusqu'au Président.

Mais n'oubliez pas la tortue, le vent ne l'envolera pas.

(librement composés à partir des textes entendus dans la journée d'hier)

14H30 : LECTURE : LONG DÉVELOPPEMENT D'UN BREF ENTRETIEN

LIEU : CHAPITEAU « LES MARONNIERS »

de Magne van den Berg (Pays-Bas), traduction Esther Gouarné, dirigée par Carole Thibaut avec Éric Berger, Sébastien

Eveno, Cyril Hériard Dubreuil et Céline Milliat-Baumgartner

présentée en partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe

soutenu par le programme Europe Créative de l'Union européenne

texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale

16H30 : CONVERSATION AVEC MARIANNE SEGOL-SAMOY, TRADUCTRICE ET DRAMATURGE

LIEU : BORD DE MOSELLE

18H : LECTURE : LES ÉCHOS DE LA FORÊT

LIEU : GYMNASE

de Mathilde Souchaud (France), dirigée par Cyril Hériard Dubreuil avec Sébastien Eveno, Étienne Galharague, Zakariya Gouram, Adil Mekki, Céline Milliat-Baumgartner, Charlie Nelson, Julie Pilod, Léa Falconnet et Alexiane Torrès

Le texte est publié aux éditions Théâtrales.

20H45 : SPECTACLE : STALLONE

LIEU : salle Montrichard, espace socioculturel, chemin de Montrichard, 54700 Pont-à-Mousson

d'après *Stallone* d'Emmanuèle Bernheim, publié aux éditions Gallimard, mise en scène Fabien Gorgeart avec Clotilde

Hesme et Pascal Sangla, création sonore et musique live Pascal Sangla, création lumières Thomas Veysièrre,

assistante à la mise en scène Aurélie Barrin

Production déléguée CENTQUATRE-PARIS, Coproduction Festival d'Automne à Paris et Théâtre Sorano - Toulouse

22H30 DJ SET DJ CORINNE

LIEU : CHAPITEAU « PARQUET DE BAL »

La Mousson d'été est subventionnée par la Région Grand Est, le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson. La Mousson d'été est présentée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et de la ville de Pont-à-Mousson.

En partenariat avec le projet de coopération Fabulamundi. Playwriting Europe cofinancé par le programme Europe Créative, l'Ambassade de France / Institut français et le réseau des Alliances françaises en Argentine, Acción Cultural Española AC/E, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale, L'Arche éditeur, ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, le Théâtre de la Manufacture - Centre Dramatique National de Nancy-Lorraine, le Théâtre National de Strasbourg, Théâtre ouvert, France Culture, Télérama, Théâtre-contemporain.net, les lycées Jean Hanzelet et Jacques Marquette de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive à Nancy, et avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

